

## **PEUR**

La peur est effet d'un état émotif. Il s'agit d'une émotion, biologiquement justifiée par la nécessité de préserver, ou au minimum de mettre en garde, les individus moins forts d'une espèce. C'est un caractère provoqué par des mécanismes analogues à ceux-là qui procurent les inhibitions qui induisent à l'autocontrôle et qui limitent le plus grand exercice de sa propre force. Il est par inhibition que, instinctivement, le sujet le plus fort évite de supprimer le sujet le plus faible de sa même espèce, lequel, à son tour, reconnaît et accepte sa condition d'infériorité par rapport au plus fort et en se soumettant, justement, pour peur. On pourrait dire qu'inhibition et peur représentent les différentiels entre ce qu'on pourrait faire et ce qu'on fait, entre force effective et force exprimée.

## **PERCEPTION**

La perception de la peur peut être rationnelle et instinctive, elle peut avoir du caractère endogène et exogène, subjective ou objective. Elle est rationnelle, et souvent fondée, lorsqu'elle dérive de la conscience, c'est-à-dire de l'expérience sensible ou de l'intuition, de l'existence du mal. Elle est instinctive lorsqu'elle naît de la mémoire génétique racinée dans le subconscient: lorsque, c'est-à-dire, elle est un effet d'une expérience sensible ou d'une intuition transmise des descendants. On parle, alors, de peur atavique. Dans tous les deux cas elle définit par la voie prévue les limites de notre force, comme conscience intérieure de nos possibilités. Elle est perception de caractère endogène lorsqu'elle naît de notre intérieur, tandis qu'elle est de caractère exogène lorsqu'elle est manifestée par des autres. Elle est subjective lorsqu'elle induit à craindre pour son propre intégrité, physique ou pas physique, et elle est objective lorsqu'elle fait craindre pour l'intégrité d'un ou plus d'autres.

## **IDENTIFICATION**

La peur est une nécessité, un problème matériel et, en tant que tel, une fois qu'il est perçu, il doit être reconnu. L'identification manquée comme problème matériel implique son acceptation comme fait inéluctable et dépourvu de voies sans issue. Et même s'il est un fait individuel, il est une fonction de l'être sociale – parce qu'il naît du rapport avec les autres – et, en même temps, fonction du tout. C'est un des conditionnements sentis de chaque sujet de ce tout ensemble-là duquel on fait partie. La peur n'est pas un mal, elle n'est pas une action. C'est, au contraire, un mode de réaction, insoluble sans l'usage de la raison. L'effet fondamental de la manquée identification de la peur comme problème matériel résoluble c'est le désespoir, à laquelle s'accompagne l'illusion et, tant qu'il y a de la vie, l'immanquable délusion. Désespoir de ne pas pouvoir l'affronter, l'illusion de se réfugier en quelqu'un ou dans quelque chose qui puisse la vaincre, délusion pour l'inefficacité du sujet délégué à la résoudre. Il peut même arriver que la manquée identification produise un plaisir momentané, parce que la perception de la peur en tant que fait inéluctable procure une certaine émotion. Mais c'est plaisir de sentir, pas plaisir d'être. À la fin, nous tous sommes un peu masochistes et le frisson de peur est une expérience comme une autre. Toutefois, il est nécessaire d'adhérer à la perception de la peur comme problème matériel et, donc, en reconnaître l'existence, parce que le fait correspond à l'évidence, qui se montre par le pathos qui nous éprouvons toutes les fois que nous sentons de la peur dans nous. Et c'est un pathos qui empêche, un état improductif pour nous et pour les autres.

## **PRIORITÉ**

La priorité, c'est-à-dire le degré de précédence qu'on peut assigner au problème, c'est relatif à la quantité et à la dimension de l'objet – fait ou intuition – qui la provoque, au contexte – réfractaire, absorbant ou marginant – où elle se vérifie, ainsi qu'à la

considération de soi-même vers le tout. Plus on juge relevant, qualitativement et quantitativement, l'objet, c'est-à-dire l'action de mal prouvée ou crainte, plus le contexte est absorbant ou marginant, parce que la masse sent de plus ou parce qu'elle isole l'individu, plus on se sent arraché du tout, plus le problème est prioritaire. Même ici, il s'agit de choisir entre une priorité instinctive et une priorité logique ou raisonnée. Plus on utilise la raison et plus le jugement sur le degré de priorité est vrai et réel, tandis que plus on suit l'instinct et plus il est présumé. Sûr, comme tous les jugements sur la priorité, celle-là aussi par rapport à la peur est en fonction, c'est-à-dire en relation, d'autres problèmes.

Ce concept de relation, du reste, est plus significatif et déterminant plus il est fondé sur l'objectivité et sur la raison.

## **ORIGINE**

Mais de quel phénomène prend-il son origine le procès de la peur? De quel état originel? Il équivaut à se demander: d'où naît-il le craint du mal? Seulement par l'expérience d'un éventuel et donc possible, total ou partial, anéantissement de soi-même ou des autres? Ou même de quelque chose d'autre? De la mémoire, dans ses trois niveaux de genèse, du souvenir lointain et de celui-là récent, ou, peut-être, même d'une précise caractéristique de l'être vivant qui s'est évoluée subjectivement en se portant avec soi cette limitation? On peut essayer d'aller à reculons et examiner, sous l'aspect endogène et exogène, l'objet qui agit, le mal, c'est-à-dire, duquel il naît la peur. On trouve mort physique et psychique, maladies, indigences, violence, impuissance, solitude, faiblesse, ignorance, instinct de vexation et, encore plus en arrière, nécessité de sélection avec l'intention évolutive, nécessité de déséquilibre. Enfin on trouve l'équilibre instable.

Voilà l'origine de la peur, l'état où on sait de ne pas être ce qu'on pourrait être, l'imperfection, l'indépendance voulue ou subie par rapport au tout. De cet état il commence la nécessité du déséquilibre, du mal comme événement nécessaire pour obtenir le rééquilibre dans un état plus évolué. Ce déséquilibre, qui on peut potentiellement rééquilibrer, c'est le phénomène duquel la peur tire son origine. On pourra juger cette thèse seulement prévisible et pas démontrable, pré-temporelle et pré-spatiale, et on pourra dire qu'il intéresse connaître davantage l'origine la plus récente, celle-là de laquelle se déchaîne la peur en chacun d'entre nous. Le résultat ne changerait pas. Le mal, comme élément déchaînant, est toujours présent. La force qui le meut dérive encore d'une nécessité – celle d'évoluer – et l'effet, en effet, est le même. Pour réaction au mal, on a peur. Le seul caractère qui est changé par rapport à l'état originel il est qu'aujourd'hui on est en constant déséquilibre, tandis qu'en origine il y avait un équilibre instable. Supposé ces origines et considérée l'évidente existence d'un rapport entre le mal, en tant que force qui produit déséquilibre, et bien, en tant que force qui tend au rééquilibre, la peur se colloque entre ces deux forces. De ce point de vue, alors, la peur devient un obstacle, ou un filtre, par rapport aux plus grandes expressions des forces du bien et du mal, une sorte de frein bivalent. Elle nous préserve d'un mal pire et elle nous empêche de produire un bien meilleur.

## **CAUSE**

On a déjà vu que l'événement, la cause, qui détermine la peur c'est le mal. Un événement qui peut être actif ou passif, dans le sens qu'il peut s'agir de peur de subir et de peur de faire le mal. Dans le premier cas la force du mal se suppose plus fort dans le tout ou dans une partie du tout en dehors et contre nous, tandis que dans le deuxième cas, plus rare, il se suppose plus fort dans nous et contre le tout ou une partie de lui. En tous les cas, si la peur est une réaction à une action de mal, une

réaction de bien devrait atténuer la peur-même, exactement parce que l'expression d'un plus grand bien laisse des traces seulement à l'égard d'autres actions de mal, mais non de ces-là vaincues par l'action de bien.

## **BUT**

Pour vaincre la peur il faut se donner le but. C'est du but qui naît l'acte de volonté d'accomplir l'activité, les actions nécessaires, pour sortir d'un état d'acceptation qui se prosterne et d'impuissance. Le but dernier est celui d'éliminer la peur, mais ce but implique une ré-habitude du système cérébrale qui peut dériver seulement d'une rectification dans les réactions biochimiques des cellules nerveuses qui le composent. Et cette ré-habitude a comme présupposition l'élimination du mal, comme forces de déséquilibre, qui en est la cause originelle.

## **SOLUTION**

La façon pour dépasser la peur c'est dans la considération du potentiel de force. Chacun d'entre nous est en mesure d'accomplir des actions desquelles il se retient pour convenance, pour habitude ou pour lieu commun. N'importe qui d'entre nous, physiquement sain, peut monter sur la Tour Eiffel avec un petit parachute caché dans un sac et se lancer dans le vide, comme il est en mesure de se piquer un doigt pour y faire jaillir quelques gouttes de sang ou retenir le souffle pour peu de seconds avec le visage plongé dans une cuvette d'eau. Et pourtant peu de gens ont eu le courage de se lancer avec un parachute de la Tour Eiffel, peu de gens ont eu le courage de se piquer et pas tous de plonger le visage dans l'eau. Faire une reconnaissance des choses que chacun d'entre nous pourrait faire, s'il le voulait, et faire une confrontation avec celles qu'il fait, il signifie déterminer une quantité et qualité du différentiel entre la force inexprimée et la force exprimée et découvrir, justement, sa force potentielle.

La solution du problème de la peur est ceci: la connaissance de tout son potentiel de force. Et sur ce point le bien vainc, parce qu'il oriente la force potentielle vers des effets qui ne se peuvent pas évoluer. Il y a eu des personnes malades de cancer qui ont refusé la mort jusqu'à ce qu'il n'ait pas arrivé un certain fait – la naissance d'un niveau, le retour d'un prisonnier de guerre, la réalisation d'une mission – ou jusqu'à ce que ils ne soient pas réussit à produire des effets déterminés pour lesquels ils avaient dédié la vie. Des autres personnes ont accomplit des actions jugées au-delà des limites de celle qui est retenue comme la normale capacité humaine: l'histoire nous rappelle, entre les autres, Léonide, Orazio Coclite, Crazy Horse, Silvio Pellico et, en temps plus récents, quelques-uns de nos partisans, hommes et femmes qui ont su, en quantité réduite, anéantir des groupes plus forts qu'eux. Quelques-uns ont agi singulièrement, des autres en groupes organisés. Quelques-uns ont utilisé sa force potentielle pour combattre, des autres pour induire à la conscience populations entières, des autres encore pour expérimenter sur eux-mêmes ses théories. C'est vrai: bienheureux les peuples qui n'ont pas besoin de héros. Mais dans notre temps le peuple est seulement un, une humanité de six milliards de personnes qui souffrent et acceptent des coûts très supérieurs aux résultats qui obtiennent et, ce qui est pire, sans que ces coûts soient utiles à l'ensemble de l'humanité. Et le peuple a besoin d'une personne qui démontre de ne pas avoir peur, de quelqu'un à émuler et, même, peut-être, de quelqu'un à plaire.

## **EFFET**

La conséquence fondamentale qui dérive du dépassement du problème de la peur à travers l'adoption de la solution fondée sur la force potentielle c'est l'auto-conviction de l'invincibilité du bien. Cela ne signifie pas que rien ne puisse arrêter un sujet qui connaisse sa force potentielle, mais il signifie certainement que le mal ne sera pas en mesure de l'arrêter. Celui qui sait qu'en connaissant le mal comme action qui tend à

produire du déséquilibre et sa force comme capacité de réaction qui tend à reconstruire du rééquilibre, il se trouve dans une condition irréfutable de potentiel dépassement du déséquilibre et il considère vrai, beau et juste d'agir en cette direction-là. En même temps, il reconnaît l'exigence de nouveau déséquilibre, à un nouvel état plus évolué par rapport à celui duquel il a eu peur. De cette façon, la peur ne disparaît pas comme phénomène, mais elle est dépassée comme état. Il n'est pas un fait qui empêche mais propulsif. La même condition biochimique qui induit à la peur n'a plus une raison pour exister et elle est absorbée par la réaction biochimique qui interdit, celle qui se manifeste dans tous les individus vivants qui savent de pouvoir exercer sa force potentielle et qui évaluent la nécessité de l'exprimer.

## **INSTRUMENTS**

L'instrument le plus efficace et qui on peut utiliser habituellement pour vaincre la peur et, à un certain point, pour l'éliminer, c'est la raison, c'est-à-dire l'usage de l'intelligence. Par la raison on peut évaluer la force potentielle, décider le moment et comment l'utiliser complètement ou en partie, d'agir ou de résister, de prévoir et de contre-réagir. C'est vrai, on ne peut pas prévoir tout, mais c'est plus probable savoir réagir à l'impondérable négatif et exploiter l'impondérable négatif en ayant prévu le plus possible du prévisible. Quelque fois, depuis, le prévisible est même déterminable et, dans ce cas-là, les effets d'une prévision fondée tendent à absorber pour soi-mêmes l'impondérable.

## **STRATÉGIE**

La raison doit être organisée en fonction du but qui on veut rejoindre. Le but est le dépassement de la peur du mal. On doit alors imaginer une stratégie qui soit en mesure de rendre inutile le mal-même, sa force. La nature utilise la force du mal pour mettre en crise le bien et le pousser à se perfectionner dans le temps. La force du mal produit un état de déséquilibre et la force du bien un état de rééquilibre selon la suivante concaténation:

Si on suppose qu'à chaque état d'équilibre corresponde un avancement dans l'escalier évolutif, on s'aperçoit que pour produire un tel avancement il faut deux états: un de déséquilibre et un de rééquilibre. Si le bien produisait autonomement la force pour provoquer son déséquilibre, la force du mal ne serait plus nécessaire. Pour faire ceci il est nécessaire que la force du bien s'oriente à l'action vers un état de rééquilibre et pas vers un état de déséquilibre. Et pas vers un état de déséquilibre de cette façon, le bien deviendrait une force d'action bivalente, une force de déséquilibre et une force de rééquilibre et au contraire de devoir agir vers un état de déséquilibre, attendre la réaction du mal et contre-réagir, elle se trouverait à agir par rapport à un état de rééquilibre et réagir par rapport à la tendance statique de l'état vers lequel on agit. Et on aurait une nouvelle concaténation, dans laquelle à chaque état correspondrait un avancement évolutif.

## **PRATIQUE**

La pratique appliquée à la normale concaténation est donnée par un procès de réactions pour établir le rééquilibre d'un état posé en déséquilibre par forces adverses. En cohérence avec la stratégie adoptée, la nouvelle pratique s'exprime à travers un procès d'actions posées en être des mêmes forces qui ont produit le rééquilibre et qui accomplissent tant d'actions et réactions suivants.

## **OBSTACLES**

L'obstacle le plus grand est l'occasion initiale. En présence d'un état de déséquilibre, les actions produites des forces du bien induisent une réaction des forces du mal, contre lesquelles il est nécessaire de contre-réagir. Mais si à la réalisation de l'état de

plus grand rééquilibre les forces du bien sauront se mettre en discussion, en produisant des actions tendues à produire du déséquilibre et, consécutivement des autres actions (réactions) tendues à remettre en état le rééquilibre, l'obstacle du mal sera vaincu, parce que il deviendra superflu et inutile.

## **VÉRIFICATION**

Le procès de réactions naît surtout de la vérification de l'état d'équilibre produit par l'action du bien. Un état de rééquilibre est un état imparfait, susceptible d'être amélioré. La constante conscience de ce fait crée la nécessité, l'exigence, de mettre en discussion les résultats rejoins pour les améliorer vers le but final de la perfection.

## **CONCLUSIONS**

La peur naît d'un état émotif qui est mis en déséquilibre. Comme l'inhibition, elle est une nécessité.

Sa perception est spontanée ou induite, selon le niveau d'expérience sensible ou d'intuition.

C'est un problème matériel et comme tel il devient résoluble.

Son niveau d'importance est relatif à l'objet qui le déchaîne, c'est-à-dire l'objet même qui provoque le déséquilibre.

L'origine est la conscience d'un état en équilibre instable qui peut être posé un déséquilibre.

La cause de la peur est le mal, parce que le mal est la force qui transforme un état en équilibre dans un état en déséquilibre.

But immédiat c'est de sortir de l'impuissance et le but dernier est d'éliminer l'événement qui provoque la peur, c'est-à-dire le mal.

La solution au problème de la peur est la conscience de la force potentielle, le différentiel entre force exprimée et forces inexprimée.

L'effet de cette solution est l'intime conviction de l'invincibilité du bien.

L'instrument de solution est la raison.

La stratégie est orientée à modifier la concaténation qui a besoin du mal dans une concaténation dans laquelle le bien se mette en discussion.

La pratique appropriée est celle-là d'utiliser la force du rééquilibre pour produire le déséquilibre.

L'obstacle est donné par les réactions à la ratification de la concaténation et en particulier par les réactions initiales au changement.

Pour qu'il soit possible que les mêmes forces produisent du rééquilibre et déséquilibre, il est nécessaire une vérification continue des conditions de l'état d'équilibre.

Une dernière considération. Le mal, comme phénomène qui induit au déséquilibre, existe et il n'est pas une invention. Ceci signifie que dans n'importe quel moment de la vie on peut en sentir les effets, sur les autres et sur soi-mêmes. Il ne sert pas s'enfuir, il ne sert pas s'isoler, ces-ci ne sont pas des solutions qui empêchent les fait négatifs, au contraire il est plus probable qu'éviter la lutte, en n'affrontant pas la situation à visage découvert, les conditions de vulnérabilité se somment en augmentant, de cette façon, ses effets. Penser, raisonner objectivement, projeter des solutions, produire des exemples et les communiquer, organiser les instruments, tout ceci est certainement coûteux, mais, peut-être, moins coûteux qu'à la fin laisser tout comme il se trouve.

L'évolution tend au bien ou, au moins, elle tend à renforcer la force du bien. Mais combien de temps et d'énergies aura-t-elle besoin la concaténation naturelle pour ne pas avoir besoin du mal? Combien de coûts devra-t-on supporter? Combien d'êtres humains devront-ils mourir de faim, de privations, de guerre, de maladies, de solitudes? Et combien d'enfants, combien de femmes, combien d'anciens, devront-ils payer une évolution fondée sur les instincts plutôt que sur la raison? Être libres de choisir, il signifie choisir en savant et en considérant ces faits, parce qu'ils sont arrivés, ils arrivent et ils arriveront encore. L'humanité a besoin d'un acte d'amour, pas vers soi-mêmes, pas vers les parents et les amis, mais à l'égard de tout le monde. On a appris qu'aimer veut dire donner plus que ce qu'on reçoit pour recevoir plus que ce qu'on donne. Pour quelqu'un, peut-être, vivre signifie accepter le rôle de donner pour ne pas recevoir rien. Dans l'intérêt de tous les autres.

On examine la situation actuelle. Un numéro restreint de personnes décide pour tous les autres, en exploitant la peur et l'inadéquats autocontrôle. Par l'aide de la science et de la technique, on pourrait résoudre rapidement tous les problèmes matériels de six milliards de personnes. Les pays occidentaux ont un potentiel agricole-alimentaire qui est en mesure de nourrir le monde, ils pourraient produire les moyens de production et transférer la connaissance suffisant à rendre autosuffisants tous les peuples des Pays les plus pauvres. Mais les systèmes occidentaux, ceux-là qui ont projeté le village global et le marché unique, ils appliquent des sanctions à celui qui produit plus de la quantité demandée en Occident. On pourrait résoudre le problème de la santé de niveau planétaire, atténuer l'excès démographique, éliminer l'analphabétisme, produire sans détruire l'environnement. On sait ce qu'on devrait faire, pendant qu'on assiste à des procès inverses. Et la faute est attribuée aux peuples, aux gens communs: ils ne pensent pas, ils ne comprennent pas, ils ne participent pas, ils ne contrôlent pas et...On se demande à quoi servent les États. Ou les systèmes démocratiques sont des idéologies orientées à la catastrophe, ou bien ceux-là dans lesquels on est en train de vivre sont des systèmes pseudo-démocratiques, systèmes des apparences, des façades, derrière lesquelles ils se cachent toujours les mêmes privilèges. Il pourrait être vrai aussi que la démocratie n'est pas le meilleur système de gouvernement, mais certainement, pour le savoir, il faut l'adopter de façon substantielle et, au fond, d'une façon la plus vraie.

Peu de personnes ont assumé leur rôle de rempart de la civilité et, en même temps, ils n'ont pas eu le courage de demander aux peuples de participer réellement aux nouveaux procès qui semblent aujourd'hui possibles.

Voilà où c'est le mal. Dans celui qui connaît les choses, qui a le pouvoir de les changer mais qui les laisse comment elles sont, dans la conviction que changer il signifie perdre des avantages personnels. Tant qu'il est possible, il est nécessaire de modifier cette situation, en disant aux gens les choses comme elles sont, dans la façon la plus complète, et en proposant aux peuples de participer avec responsabilité. Même s'ils n'acceptent pas pour amour des autres, ils accepteront pour amour d'eux-mêmes. Et quelqu'un doit accepter le risque de fournir l'occasion, pour que tout le monde puisse avoir le droit de lutter pour son bonheur.